

L'envers libre de Jean-Claude Martin

Jean-Claude MARTIN

A propos de "Un ciel trop grand"
(1996)

(article d'Anne Exeter
dans L'Actualité Poitou-Charentes
n°31 de janvier/février/mars 1996)



A propos de
"Ciels de miel et d'ortie II"
(2006)

(article de Michel Baglin
dans Poésie 1 n°47
de septembre 2006)



Jean-Claude Martin
Ciels de miel et d'ortie 2
(Tarabuste éditeur)

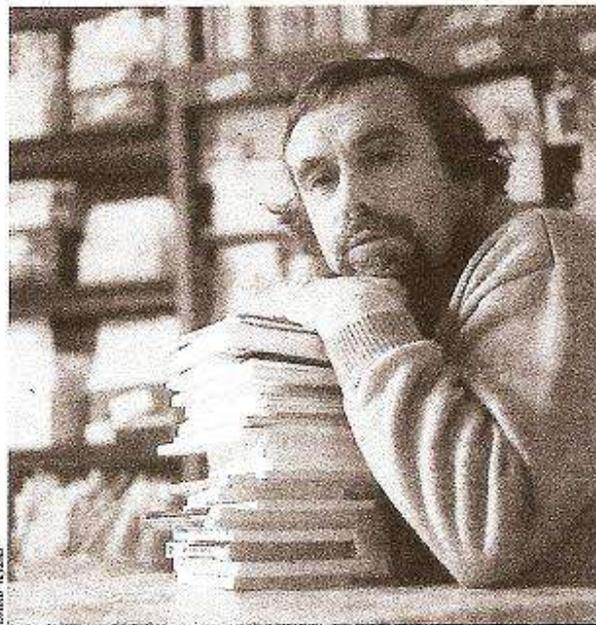
Cela a été écrit, cela sera encore probablement, Jean-Claude Martin est un poète "du quotidien" : «Pas de bonne promenade sans un poème». De fait, on s'y retrouve : avions dans le ciel, phares et lumières dans la nuit, cris et rires d'enfants, virées à bicyclette, insectes imbéciles se heurtant au carreau, matins d'une réconciliation possible – y compris avec le loquet de sa barrière, qu'il serait vraiment souhaitable de réparer, une bonne fois. Les tableaux sont pourtant, de l'aveu même de leur auteur, en grande partie imaginaires, et leur

topographie minimale, dépouillée, est tout autant celle de paysages intérieurs, tôt assombris par le passage des nuages – absurdité, vanité et surtout, précarité des choses – d'une mélancolie intime qui paraît sans appel. «Je dois être vraiment comme ça», commente sobrement Jean-Claude Martin, avec ce petit geste de la main qui récuse l'apitoiement. «D'ailleurs (anxieux), heureusement, – vous avez remarqué ? – il y a souvent une note d'humour qui montre que je prends du recul, que je ne suis pas dupe...» En effet, nous ne sommes pas dupes. Pourtant, lorsqu'on lui sug-

gère qu'il est un poète de la pointe et de la cruauté – oh, des petites cruautés du tragique "quotidien", naturellement... –, Jean-Claude Martin ne s'offusque pas ; il ne refuse pas non plus le relevé des cris muets (celui des «pierres gelées», des poissons hurlant dans leur bocal, du corps qui «simplifie doucement» ...) qui jalonnent ses textes, éphémères zébrures d'une souffrance proprement inouïe, dont il est préférable, sans doute, d'oublier le nom ou la cause : «Et nous ne savons pas pourquoi tant de douceur nous crucifie» ; une souffrance, un malheur qui pourraient bien rendre méchants, s'il n'y avait pas – tournons la page, prenons une feuille blanche –, le prochain poème...

Qu'on se rassure, Jean-Claude Martin se délecte actuellement de la lecture de... Colette, est conservateur à la bibliothèque universitaire de Poitiers, voue une passion inavouée au jansénisme, rêve d'un art qui puisse se trouver «au service» de nobles (et quotidiennes ?) causes, et vient de recevoir le Prix du livre en Poitou-Charentes 1995 pour *Un ciel trop grand* (éd. Le dé bleu). Cette seconde distinction, après le Prix Roger Kowalski de la Ville de Lyon en 1986, l'a flatté et sincèrement surpris : «Moi qui ai toujours du mal à croire que les choses existent...» Bien obligé, maintenant...

Anne Exeter



Nous revoici dans les ciels changeants de Jean-Claude Martin, pour un deuxième volume de variations, tout aussi séduisantes, chez le même éditeur que le premier (Tarabuste). Avec des douceurs de miel et des brûlures d'ortie. Une fois encore, la poésie fragile et fugitive de ces textes en prose explore moins les nues que nos infimes vies qui les interrogent, le nez au vent. Lever les yeux au ciel, c'est attraper le vertige. Pascal l'avait déjà dit et ce n'est pas par hasard, évidemment, s'il est ici placé en exergue.

Cependant, Jean-Claude Martin est modeste, toujours, et s'étonne d'un rien, du point d'un avion qui s'éloigne, des oiseaux, passants des cieus, ou de la nuit qui monte. Étonnement vrai, au fond, même si la malice et l'humour imprègnent chacun de ces poèmes de fausse naïveté, jusqu'à la pirouette finale. Il y a toujours au bout une question qui tient à notre finitude, et une sorte de prière : « Seigneur, donnez-moi la force ce soir d'avoir vécu pour pas grand-chose. » Entre le grand beau temps et les « exécuteurs des basses œuvres du ciel » – entendez la brume, la bruine, le crachin – on n'échappe

guère à sa condition et toujours « l'insatisfaction entretient les songes ». L'ironie douce, passablement désabusée, de ce contemplateur des merveilleux nuages se nourrit à la fois du plaisir du jour, des angoisses de la nuit et d'une lucidité réfutant toute consolation. « Pourquoi ne supportons-nous pas les murs sans fenêtres, les rivières sans ponts ? » Le ciel offre bien sûr une échappée belle à nos angoisses existentielles. Mais le poète n'oublie pas que la fine enveloppe de l'atmosphère et la réflexion de la lumière cachent derrière les apparences des ténèbres sans fin. On s'en arrange comme on peut, sous un ciel qui, bien sûr, lui, « est au-dessus de tout ça ». L'important restant de ne pas tricher : « Cette petite lumière qui montait de la terre pour affronter la nuit – feu de camp, enseigne de boutique ? –, je n'ai jamais su qui elle était. Elle a cherché secours auprès des vols d'oiseaux, du dernier cerf-volant, de l'avion qui passait. Les hommes l'ont trahie en rentrant dans leurs cases, près de leurs lampes, près de leur honte. »

Michel Baglin